Marivaux

Le Paysan parvenu

Présentation
par Erik Leborgne

Extrait de la publication

Marivaux
Le Paysan parvenu

Il n'est guère de saison théâtrale qui ne fasse une place aux comédies de Marivaux, mais sait-on bien que le dramaturge est aussi l'auteur de deux romans, *La Vie de Marianne* et *Le Paysan parvenu* (1734-1735), qui comptent parmi les chefs-d'œuvre du roman à la première personne ?

Le Paysan parvenu relate la fulgurante ascension sociale de Jacob. Issu d'une famille de vignerons de Champagne, cet homme de rien devient en sept jours un bourgeois de Paris, avant de se lancer à la conquête des titres et des biens. Les clés du succès ? Une mine sympathique, beaucoup d'esprit, un solide sens de la répartie, des intuitions toujours justes et le don de plaire aux dames du monde…

Donnant la parole à un paysan, alors qu'écrire ses mémoires reste à l'époque un privilège d'aristocrate, Marivaux engage dans ce roman une réflexion de fond sur la transformation de l'homme par la société urbaine et sur la naissance de l'individu au XVIII^e siècle.

Présentation, notes, variantes, chronologie
et bibliographie par Érik Leborgne

Texte intégral

Illustration :
Virginie Berthemet
© Flammarion

editions.flammarion.com

GF
Flammarion

10-I N Création Studio Flammarion

LE PAYSAN PARVENU

Extrait de la publication

Du même auteur
dans la même collection

La Dispute. Les Acteurs de bonne foi. L'Épreuve
La Double Inconstance
La Fausse Suivante. L'École des mères. La Mère confidente
Les Fausses Confidences
L'Île des esclaves
L'Île des esclaves. Le Prince travesti. Le Triomphe de l'amour
Le Jeu de l'amour et du hasard
Journaux (2 tomes)
La Vie de Marianne

Extrait de la publication

MARIVAUX

LE PAYSAN PARVENU

(texte de 1735)

Présentation, notes, annexes,
chronologie et bibliographie
par
Érik LEBORGNE

GF Flammarion

Extrait de la publication

Érik Leborgne, spécialiste de la fiction romanesque du XVIII^e siècle et de l'œuvre de Rousseau, enseigne la littérature française à l'université de Paris III. Auteur des *Figures de l'imaginaire dans le Cleveland de Prévost* (Desjonquères, 2006), il a également édité plusieurs textes classiques, notamment aux éditions Desjonquères (*Les Malheurs de l'amour* de Mme de Tencin, *Mémoires de Montbrun* de Courtilz de Sandras) et dans la collection GF-Flammarion (*La Jeunesse du Commandeur* de Prévost, les *Rêveries du promeneur solitaire* et les *Dialogues. Rousseau juge de Jean-Jacques* de Rousseau, *Histoire de Gil Blas de Santillane* de Lesage, *Journaux* de Marivaux).

© Éditions Flammarion, Paris, 2010.
ISBN : 978-2-0812-3148-1

Extrait de la publication

PRÉSENTATION

> J'avais alors dix-huit à dix-neuf ans ; on disait que j'étais beau garçon, beau comme peut l'être un Paysan, dont le visage est à la merci du hâle de l'air et du travail des champs. Mais à cela près, j'avais effectivement assez bonne mine ; ajoutez-y je ne sais quoi de franc dans ma physionomie ; l'œil vif, qui annonçait un peu d'esprit, et qui ne mentait pas totalement (I, p. 53).

Cet autoportrait de Jacob à son arrivée dans la capitale a valeur de programme. Sa réussite future, le personnage la doit tout d'abord à ses qualités naturelles : un visage qui inspire la sympathie, beaucoup d'esprit (suggéré par la litote « un peu ») et un solide sens de la repartie. Employé comme domestique chez le seigneur de son village, il plaît aussitôt à Madame qui reprend en écho les termes du narrateur : « vraiment, [...] voilà un Paysan de bonne mine » (I, p. 55). Cette dame du monde, blasée des lieux communs de la galanterie, est séduite par les compliments naïfs et spontanés de son valet. Dans l'imaginaire de l'époque, le paysan, au même titre que le sauvage ou l'enfant, est tenu pour un être resté proche de la nature et d'un certain état primitif de l'homme. Le héros est ici doté d'une vigueur et d'un bon sens que l'expérience parisienne va considérablement développer, à mesure que s'élargit son horizon social. Marivaux engage dans son roman toute une réflexion sur la transformation de l'homme de la nature par la société urbaine, dans un sens qui n'est pas uniformément négatif, comme il le sera chez Rétif de la Bretonne, auteur du *Paysan perverti*

Extrait de la publication

(1775)[1]. Le titre impertinent de *Paysan parvenu* prépare le lecteur à cette métamorphose inhabituelle.

Un Paysan : même pourvu d'une majuscule, le terme annonce sans ambiguïté une naissance basse. Quel scandale pour les « honnêtes gens » ! De quel droit cet homme de rien, cet *homme sans nom*, publie-t-il ses Mémoires ? C'est là une grave entorse au code idéologique de la pratique littéraire, qui attribue aux seuls aristocrates le droit de prendre la plume pour parler de soi une fois déposée l'épée. Les choses sont en train d'évoluer en ce début de XVIII^e siècle qui voit naître, notamment sous l'impulsion des Modernes, un renouvellement en profondeur de la littérature et de la fiction narrative en particulier[2]. Avec *Les Illustres Françaises* de Robert Challe (1713) puis le *Gil Blas* de Lesage (1715-1724) s'impose le modèle du roman non historique de la personne privée, celui que perfectionnent Prévost et Marivaux dans les années 1730-1740. Désormais, le roman ne se confond plus avec la seule histoire d'amour de quelques représentants d'une caste ou d'une famille titrée : le sujet privilégié par ces romanciers est la naissance de l'individu. Cette évolution n'est pas étrangère à l'apparition de ces premiers romans de formation (*Bildungsromane*)[3] que sont *Télémaque* de

1. Les deux titres sont parfois confondus à la fin du siècle : Rétif rapporte une dispute qu'il eut en 1795 avec un avoué puriste qui lui reprochait d'avoir fait un « ouvrage immoral » intitulé *Le Paysan parvenu* ! (*Monsieur Nicolas*, 5^e époque, éd. P. Testud, Gallimard, « Bibliothèque de la Pléiade », t. I, p. 958-959).

2. À l'exigence de grandeur, au dogme de l'imitation qui fondent l'idéologie des Anciens (Racine, Boileau), les Modernes, sous l'impulsion de Fontenelle et de Perrault, opposent le droit à l'invention de genres littéraires plus en accord avec la sensibilité nouvelle du public mondain et l'idée neuve de progrès dans les belles-lettres. Ils ouvrent ainsi un débat qui traversera le XVIII^e siècle et aboutira à *De la littérature* (1800) de Mme de Staël.

3. La critique allemande désigne sous le terme *Bildungsromane* quatre romans de la seconde moitié du siècle : *Agathon* de Wieland (1764-1773), *Peter Clausen* de Knigge (1783-1785), *Anton Reiser* de Moritz (1785) et *Wilhelm Meister* de Goethe (1796). Mais cette notion de roman de formation, véritable invention des Lumières, couvre un *corpus* littéraire qui remonte au *Télémaque* de Fénelon (1699).

Fénelon (1699), *Robinson Crusoé* de Defoe (1719) et, dans une large mesure, *Le Paysan parvenu*. Moi aussi, dit ce fils de paysan, j'ai *conquis* le droit d'écrire mes Mémoires, malgré mon origine basse et obscure, parce que mon histoire personnelle a autant d'intérêt que celle de ceux qui se sont donné la peine de naître quelque chose – parce que « l'histoire de mon âme est plus intéressante que celle des rois », dira Rousseau [1]. Cela n'a rien à voir avec un titre de noblesse, même acheté au prix fort : Jacob s'est *formé*, il a acquis une culture de caste qui ne se limite pas au seul mode de vie aristocratique. *Le Paysan parvenu* retrace les prémices et les conditions de ce formidable « saut » accompli par le personnage. Mais avant de considérer plus avant la carrière de Jacob, rappelons celle de son créateur.

Marivaux avant Le Paysan parvenu

Pierre Carlet, qui prendra le nom de Marivaux en 1716, est né à Paris en 1688. Sa famille a fait carrière dans l'appareil d'État : son oncle, Pierre Bullet, est architecte du roi, comme le sera son cousin Jean-Baptiste Bullet ; son père, Nicolat Carlet, appartient à l'administration fiscale du royaume : trésorier aux vivres en Allemagne durant la guerre de la Seconde coalition (1689-1697), il est nommé directeur de la monnaie à Riom en 1701, poste qu'il occupera jusqu'à sa mort en 1719. Inscrit au collège de l'Oratoire de Riom, le jeune Pierre reste dix ans en province – sans mener pour autant la vie d'un paysan. En 1710, il revient à Paris, s'inscrit à

1. « Les âmes ne sont plus ou moins illustres que selon qu'elles ont des sentiments plus ou moins grands et nobles, des idées plus ou moins vives et nombreuses. Les faits ne sont ici que des causes occasionnelles. Dans quelque obscurité que j'aie pu vivre, si j'ai pensé plus et mieux que les rois, l'histoire de mon âme est plus intéressante que celle des leurs » (Rousseau, *Les Confessions*, Préambule du manuscrit de Neuchâtel, t. II, GF-Flammarion, 2002, p. 433).

Extrait de la publication

la faculté de droit et commence à écrire des comédies et des romans. Fontenelle signe l'approbation de son premier roman, *Les Aventures de *** ou les Effets surprenants de la sympathie*, qui paraît en 1713. Marivaux songe alors à vivre de sa plume : il abandonne ses études et produit une série d'œuvres comiques et parodiques, très engagées du côté des Modernes, qui défendent une conception ouverte et progressiste de la littérature. Il inaugure en 1717 une carrière de « journaliste [1] » qu'il poursuivra épisodiquement jusqu'en 1734.

A-t-il un moment été tenté, comme Jacob, par le métier de financier ? En 1719, à la mort de son père, il réclame la succession de sa charge ; cependant il faut au préalable la racheter à l'État : Marivaux se lance alors dans la spéculation sur les actions du Mississippi [2]. Mais le système de Law s'emballe et entre dans une phase incontrôlable après l'hiver 1719-1720. En juillet, Marivaux subit le sort des petits porteurs abusés par les mirages de la Bourse : la banqueroute engloutit l'héritage paternel et la dot de sa femme Colombe – avec l'expansion du capitalisme, ce genre de malheur est devenu monnaie courante. Pour faire vivre son ménage et conserver son indépendance, Marivaux décide de poursuivre une carrière littéraire qui, tous comptes faits, ne l'enrichira

1. Le terme est anachronique : la presse périodique française (par exemple le *Mercure*, auquel collabore Marivaux) tient encore de la revue littéraire et de la gazette mondaine. Le *Spectator* d'Addison et Steele va introduire une diversité de points de vue et d'instances narratives qui sera prolongée par *Le Spectateur français* de Marivaux (voir la présentation des *Journaux*, t. I, éd. J.-C. Abramovici, M. Escola et É. Leborgne, GF-Flammarion, 2010).

2. Le projet de John Law, alors surintendant des Finances de Philippe d'Orléans, consistait à créer une banque royale assurant l'indépendance financière de l'État. Pour trouver des capitaux, il imagina un système d'actions dont la valeur serait gagée sur la prospérité future des nouvelles colonies américaines (Louisiane, Mississippi). Les lobbies de financiers privés, l'opposition d'une partie de la cour et la cupidité des actionnaires mirent fin à cette expérience qui heurtait les mentalités conservatrices des élites.

Extrait de la publication

guère : comme Balzac, il accumulera jusqu'à sa mort les chefs-d'œuvre et les dettes.

Après le succès en 1720, au Théâtre-Italien, d'*Arlequin poli par l'amour*, une féerie inspirée d'un conte de Mme Durand (*Le Prodige d'amour*, 1702), Marivaux continue dans la même voie en faisant représenter *La Surprise de l'amour* (1722) et *La Double Inconstance* (1723). Il écrit en vingt ans plus de vingt-cinq comédies, se partageant entre les acteurs du Théâtre-Italien (la nouvelle troupe dirigée par Riccoboni est rappelée par le Régent en 1716) et ceux du Théâtre-Français (l'actuelle Comédie-Française, née en 1680 de la fusion de la troupe de Molière et de celle de l'Hôtel de Bourgogne). L'éclatant succès de *L'Île des esclaves*, jouée devant la Cour en 1726, tarde à se renouveler. Des pièces plus expérimentales comme *L'Île de la raison* (1727) et *La Nouvelle Colonie* (1729) connaissent un retentissant échec. À partir du *Jeu de l'amour et du hasard* (1730), Marivaux abandonne l'univers merveilleux des féeries et des arlequinades pour n'écrire que des pièces « vraisemblables » qui ne déconcertent pas moins le public. Ni franchement comiques ni « larmoyantes » comme celles de Nivelle de La Chaussée, ces pièces échappent à toute catégorisation et à toute imitation : « Il y a dans toutes ses comédies plus à sourire qu'à s'attendrir, et plus de finesse que d'intérêt », écrit d'Alembert dans son impitoyable *Éloge de Marivaux*[1].

Au début des années 1730, Marivaux est un auteur reconnu mais contesté. Seule *La Mère confidente* sera créée triomphalement au Théâtre-Italien en mai 1735. *L'Heureux Stratagème* (1733) connaît un succès d'estime, mais *La Méprise* (1734) tombe après trois représentations et *Le Petit Maître corrigé* (1734) est sifflé. *Les Serments indiscrets* (1732), grande comédie en cinq actes, est mal

1. D'Alembert, *Éloge de Marivaux* (écrit en 1763, publié en 1785), Seuil, « L'intégrale », 1967, p. 21 (voir annexes, *infra*, p. 349).

Extrait de la publication

accueillie au Théâtre-Français en raison d'une cabale à laquelle contribuèrent Voltaire et ses venimeux préjugés [1]. À cette occasion, Marivaux publie sa pièce en la faisant précéder d'une importante préface théorique pour répondre à ceux qui jugent son style « entortillé » ou « précieux » : il explique à ses détracteurs (l'abbé Desfontaines le premier) qu'il cherche à reproduire non pas le style des auteurs, qui n'écrivent « presque jamais comme on parle », mais le « langage des conversations, et la tournure des idées familières et variées qui y viennent [2] ». Les échanges rapportés dans *Le Paysan parvenu* montrent ce souci d'imiter au plus juste la spontanéité et le naturel des conversations saisies sur le vif.

Un bouillonnement créatif caractérise les années 1734-1735 : aux onze feuilles du *Cabinet du philosophe*, périodique publié de janvier à juillet 1734, succèdent les cinq parties du *Paysan parvenu* (1734-1735) – les parties VI à VIII, publiées à La Haye en 1756, seront l'œuvre d'un continuateur anonyme [3] – et la troisième partie de *La Vie de Marianne* (1735). Cette fécondité ne désarme pas les critiques qui prennent pour cible la deuxième partie de *Marianne* (1734). Crébillon fils pastiche le style des réflexions de l'héroïne dans *L'Écumoire* [4], tandis que

1. Voltaire écrit fielleusement au sujet de la pièce de Marivaux qu'il n'a pas encore vue : « Nous allons avoir cet été une comédie en prose du sieur Marivaux sous le titre *Les Serments indiscrets.* Vous croyez bien qu'il y aura beaucoup de métaphysique et peu de naturel, et que les cafés applaudiront pendant que les honnêtes gens n'entendront rien » (Voltaire à Fourmont, 18 avril 1732, cité par F. Deloffre, in Marivaux, *Théâtre complet*, LGF, « Pochothèque », 2000, p. 1053).

2. *Les Serments indiscrets*, Avertissement, in Marivaux, *Théâtre complet*, *ibid.*, p. 1066-1067.

3. Les parties I à IV du *Paysan parvenu* paraissent à Paris chez Prault père, respectivement en avril, juin, août et octobre 1734 ; la partie V est publiée en avril 1735. Le roman de Jacob s'interrompt au moment où le héros assiste à une représentation de *Mithridate*. On trouvera la suite apocryphe du *Paysan* – d'un intérêt littéraire très inférieur – dans l'édition de M. Gilot (GF-Flammarion, 1965, p. 245-379).

4. Voir les extraits donnés en annexe, p. 335.

Extrait de la publication

Desfontaines feint de s'offusquer de la dispute entre la lingère et le cocher de fiacre : « Cela est indigne, écrit-il, d'un homme bien élevé, et dégoûtant dans un ouvrage [1]. » Le journaliste ne relève pas que l'origine de cette querelle est la prétention de la lingère Mme Dutour à être considérée comme une bourgeoise par l'homme du peuple qu'est le cocher, tout en marchandant le prix de sa course. Ce contraste, traité sur un mode héroï-comique, entre avidité et souci de respectabilité, est symptomatique de la volonté du parvenu ou du possédant de se démarquer du peuple, c'est-à-dire de faire oublier ses origines sociales.

Ce renouvellement des types comiques [2] entrepris par Marivaux dans son théâtre comme dans ses romans aboutira à l'invention de Jacob. Son utilisation originale de la féerie ou de l'utopie dans les années 1720 servait une réflexion de fond sur les problèmes sociaux, par le biais du renversement ou du travestissement des conditions (*Le Prince travesti*, *La Fausse Suivante*, *L'Île des esclaves*), ou encore de leur transformation accélérée (dans *La Double Inconstance*, le paysan Arlequin devient en deux actes un parfait courtisan). Ses personnages comiques sont généralement victimes d'une expérience aliénante de la fortune. Dans *L'Héritier de village* (1725), maître Blaise, simple paysan, apprend que son frère mercier lui a légué cent mille francs. Par avidité, il fait imprudemment fructifier cet argent auprès de M. Rapin, maltôtier véreux qui est poursuivi pour banqueroute à la fin de la pièce. Avant de connaître sa ruine, Blaise a le temps de se prendre pour un « gros monsieur » : « J'achèterons de la noblesse, alle sera toute neuve, alle en durera pus longtemps, et soutiandra la vôtre qui est un peu usée », dit-il au chevalier qui souhaite épouser sa fille [3]. Dans « Le chemin de Fortune » (*Le*

1. Desfontaines, compte rendu de la 2e partie de *Marianne*, *Le Pour et contre*, t. II, no 30, 1734, p. 344-348.

2. Au sens classique. Dans ce contexte, l'adjectif *comique* est l'antithèse d'*héroïque*, comme dans le titre *Le Roman comique* de Scarron.

3. *L'Héritier de village*, scène 5, in Marivaux, *Théâtre complet*, *op. cit*., p. 644.

Extrait de la publication

Cabinet du philosophe, 1734), succession de scènes allégoriques inspirées du modèle forain[1], une déesse de la Fortune cynique préside aux destinées humaines ; amené devant elle, le valet La Verdure, entré au service d'un spéculateur enrichi par le système de Law, avoue comme Jacob sa répugnance à épouser la femme de chambre : « je ne l'épouserais qu'en secondes noces ; mon maître m'est un peu suspect, et je n'aime pas les veuves dont le mari vit encore[2] ». Un seul de ces héros comiques échappe à l'attrait de l'argent : « l'indigent philosophe » (1727). L'« homme sans souci », comme il se nomme, est une des créations les plus radicales de Marivaux : ce fils de financier a dilapidé dans sa jeunesse une colossale fortune ; devenu une sorte de clochard philosophe, il accepte, sans désespoir ni cynisme, sa condition d'homme ruiné, après avoir réduit à néant les efforts de trois générations pour « parvenir ». L'indigent, dépossédé de tout, y compris de son nom, est une sorte d'antithèse de Jacob lancé vers la conquête des titres et des biens : le roman de 1734-1735 montre à l'inverse comment un homme de rien devient un honnête homme.

La carrière d'un parvenu

L'histoire de Jacob est celle d'une fulgurante ascension sociale – la chronologie interne des parties II à V n'excède pas treize jours –, qui se présente comme le pendant masculin du destin de Marianne. Dans les deux romans, des personnages venant du peuple finissent par être admis dans les plus hautes sphères de la société,

1. Sur les rapports entre Marivaux et la Foire, voir les travaux de Nathalie Rizzoni, « Marivaux, Pannard et "Le chemin de Fortune" », *RHLF*, 1998, nº 2, p. 215-229.

2. *Le Cabinet du philosophe*, Feuille IV, in *Journaux*, t. II, *op. cit*. Jacob fait la même réflexion face à son maître qui lui force la main pour épouser Geneviève (I, p. 75-77).

Extrait de la publication

malgré l'hostilité des « honnêtes gens » qui voient en eux des aventuriers. L'invraisemblance du scénario n'a d'égale que la rapidité de la transformation, qui rappelle celle des héros de contes de fées. Ainsi, Jacob devient un bourgeois de Paris en sept jours, alors qu'une telle ascension exige au minimum trois générations, comme le prouve dans le roman la généalogie des sœurs Haberd.

Même si tout se passe très vite dans *Le Paysan parvenu*, les indications chronologiques, précisément notées par le narrateur, permettent de distinguer trois grandes étapes dans la carrière de Jacob. La première séquence, qui dure plusieurs mois [1], pourrait s'intituler « le roman de Jacob le Paysan ». Issu d'une famille de vignerons de Champagne, Jacob entre, par l'intermédiaire de son frère, au service du seigneur de son village, devenu un riche « partisan » (financier) de la capitale (I, p. 69). Sa bonne mine le fait apprécier de tous, en particulier de Geneviève, la bien nommée « femme de chambre » de Monsieur (I, p. 75) : ce dernier l'accuse d'avoir séduit sa servante et oblige Jacob à l'épouser. Le paysan refuse en invoquant les mœurs et les coutumes de son village, où une fille qui revient de la ville n'est pas fort recherchée ; mais il y a d'autres raisons plus secrètes : Jacob est dégoûté par l'avidité de cette « bête épaulée » qu'on veut lui imposer, comme disent les héros de Courtilz de Sandras [2], et son refus est symptomatique de son « appétit de fortune » (I, p. 57) qui s'est déclaré dès son arrivée dans la capitale. Depuis qu'il a pris conscience de l'effet de ses charmes et qu'il n'est pas resté indifférent à ceux

1. Les indications du narrateur sont variables pour désigner la période d'adaptation à la vie parisienne : « trois ou quatre mois » (I, p. 91), plus loin « quatre ou cinq » (IV, p. 232).

2. C'est là une situation récurrente dans les romans de Courtilz de Sandras (*Mémoires* de M. LCDR, de M. d'Artagnan, du marquis de Montbrun) : on fait épouser à une bonne dupe avide une « bête épaulée », c'est-à-dire « une fille qui a forfait à son honneur et dont on ne fait plus d'état » (Furetière, *Dictionnaire universel*).

de Madame, il n'est plus si pressé d'épouser quelqu'un de sa condition. Le premier saut décisif pour « parvenir », c'est-à-dire pour faire fortune, est la sortie hors de la domesticité.

Jacob s'est déjà préparé à s'élever « d'un cran » (III, p. 189), en mettant à profit l'argent donné par Madame et par Geneviève [1] : « il y a apparence que Dieu me pardonna ce gain, car j'en fis un très bon usage, il me profita beaucoup : j'en appris à écrire et l'arithmétique, avec quoi en partie je suis parvenu dans la suite » (I, p. 68). Apprendre à lire et à écrire correctement, et non de manière phonétique [2], est un moyen d'accéder à la domesticité haute – à un emploi de secrétaire par exemple –, mais reste insuffisant pour parvenir. Jacob mise sur d'autres atouts : il apprend les rudiments (la « petite oie », I, p. 88) des usages du monde, sans se départir complètement des manières rustiques qui lui attirent la sympathie.

La première partie s'achève sur un coup de théâtre, l'apoplexie du maître, et sur un rebondissement : la rencontre de Mlle Haberd, prise d'un malaise sur le Pont-Neuf. Il ne faut pas deux jours à la dévote, majeure depuis longtemps, pour se décider à épouser ce « gros brunet » (IV, p. 248) qui la tente si fort : pour Jacob, c'est l'occasion ou jamais de quitter sa condition subalterne.

Intitulons la deuxième séquence – la plus brève dans la vie du héros [3] – « le roman de Jacob le Bourgeois ».

1. Ce ne sont pas de petites sommes : il obtient trois louis de Madame et en accepte six de Geneviève. Ces neuf louis font 216 livres, soit environ 3 000 euros : de quoi payer plusieurs cours d'écriture et de calcul.

2. Dans les milieux populaires, l'apprentissage de la lecture et de l'écriture restait rudimentaire (voir F. Furet et J. Ozouf, *Lire et écrire*, Minuit, 1977).

3. Le récit des événements couvre neuf jours (de la fin de la deuxième partie à la fin de la quatrième) et le narrateur annonce à deux reprises la mort prochaine de Mme de la Vallée, qui clôt sa période « bourgeoise ».

Extrait de la publication

Celui-ci du reste ne veut plus qu'on l'appelle Jacob : il prend le nom de M. de la Vallée dès qu'il se met en ménage avec Mlle Haberd. Il obtient de son père l'autorisation de se marier et triomphe en deux jours des difficultés qu'il rencontre pour pénétrer dans l'univers bourgeois : l'opposition de la famille, les calomnies de la sœur aînée qui s'indigne de sa basse extraction, la rivalité avec le directeur de conscience (M. Doucin, choisi par la commère, Mme d'Alain, pour marier le couple). Promis désormais à un avenir de rentier, la Vallée établit un bilan satisfaisant de son élévation :

> Ma situation me paraissait assez douce ; il y avait grande apparence que Mademoiselle Haberd m'aimait, elle était encore assez aimable, elle était riche pour moi ; elle jouissait bien de quatre mille livres de rente et au-delà, et j'apercevais un avenir très riant et très prochain ; ce qui devait réjouir l'âme d'un Paysan de mon âge, qui presque au sortir de la charrue pouvait sauter tout d'un coup au rang honorable de bon bourgeois de Paris ; en un mot j'étais à la veille d'avoir pignon sur rue, et de vivre de mes rentes (II, p. 139).

L'autoportrait de Jacob en robe de chambre (V, p. 313) illustre parfaitement le goût du luxe et du confort qui s'est emparé de ce nouveau bourgeois de Paris. Mais il n'entend pas en rester là : sa fréquentation des dames du grand monde, Mesdames de Ferval et de Fécour, lui a ouvert d'autres horizons qu'il compte bien explorer.

La troisième séquence, laissée ouverte par l'inachèvement de la cinquième partie, inaugure « le roman de Monsieur Jacob » ou Jacob l'Aristocrate. On sait d'après la page de titre de ses Mémoires que la Vallée prendra le nom de M***, l'anonymat désignant un nom noble selon les conventions romanesques de l'époque. L'emblème de cette dernière métamorphose de Jacob pourrait être le mot du cocher de fiacre : « Avez-vous affaire de moi, mon Gentilhomme ? » (V, p. 315). Il n'en faut pas plus pour que Jacob, gagné par cette flatterie, se comporte comme tel. Il adopte le mode de vie et l'éthique aristocratiques : il ne se déplace plus à pied comme un

bourgeois, et il se porte spontanément au secours du comte d'Orsan pris dans un guet-apens, ainsi que cela se pratique entre honnêtes gens. Il fait en outre la connaissance de la touchante Mme d'Orville, une authentique femme de qualité qui sera bientôt veuve. S'étant acquis la reconnaissance du comte, il se voit aussitôt propulsé dans la haute aristocratie, milieu très fermé dont les manières lui sont largement inconnues.

Cette dernière étape est la plus périlleuse du roman. Jacob est mal à son aise au chauffoir de la Comédie-Française, au milieu des « Monsieurs » – des vrais gentilshommes ceux-là, et non des « figures de contrebande » comme lui : « je me voyais si gauche, si dérouté au milieu de ce monde qui avait quelque chose de si aisé et de si leste » (V, p. 332). Marivaux abandonne son héros au moment où celui-ci monte sur la scène pour assister au spectacle : situation symbolique du *rôle emprunté* qu'il est amené à jouer sur le théâtre du grand monde. « J'y avais sauté trop vite » (V, p. 333), avoue le narrateur : cette métaphore expressive qui ponctue le roman [1] résume bien les risques de cette traversée verticale de la société parisienne.

Topologie de la vie parisienne

« J'étais déplacée, et je n'étais pas faite pour être là », constate Marianne lorsqu'elle est mise en pension chez Mme Dutour [2]. L'héroïne fait ici l'expérience inverse de Jacob : elle interprète son passage chez la grossière lingère comme un déclassement social et moral. Marianne a la conviction d'être née pour rouler carrosse et non pour fournir du linge aux grandes maisons : tous ses

1. Employée à trois reprises au cours du roman (I, p. 72, II, p. 139, et V, p. 333), cette métaphore du saut évoque le jeu très physique des acteurs italiens : on en trouve des traces dans *La Dispute* et dans *L'Indigent Philosophe*.

2. Marivaux, *La Vie de Marianne*, éd. M. Gilot, GF-Flammarion, 1978, I, p. 68.

efforts tendent à réintégrer l'espace qui correspond à son origine noble, réelle ou fantasmée. Dans *Le Paysan parvenu*, le doute n'est pas permis sur la naissance du héros, mais son parcours repose sur un même coup de force : lui qui déjeunait à l'office chez les sœurs Haberd finit par trouver place dans un carrosse des plus « lestes », c'est-à-dire des plus élégants (V, p. 328) [1].

Marivaux a apporté un soin tout particulier à caractériser les espaces parisiens en croisant deux critères de différenciation : les catégories sociales et l'opposition entre espace public et privé [2]. Jacob découvre le milieu d'affaires sous l'angle de la vie domestique. « Ce qu'on appelle le grand monde, me paraissait plaisant » (I, p. 53). Il y a de quoi : il apprécie auprès de Madame à sa toilette l'air de coquetterie et de libertinage qui flottera à nouveau dans la chambre de Mme de Ferval (IV, p. 232). En revanche, l'accueil désinvolte qu'il reçoit à l'hôtel particulier de Fécour, à Versailles, révèle le visage public du financier et le fonctionnement impitoyable de cette bourgeoisie enrichie dans les affaires : Jacob n'y voit que des figures « opulentes » mais non « magnifiques » (IV, p. 267) – des hommes riches et non des seigneurs. Autre effet de contraste : après le désordre et l'incurie du ménage du premier maître, l'univers de la bourgeoisie rentière des demoiselles Habert se distingue par le confort d'une vie régulière. Propreté, abondance et qualité (« Ah ! le bon pain ! », I, p. 98) sont les vertus de cet intérieur de dévotes gourmandes, occupées toute la

1. Indice de fortune et de haut rang social : le comte d'Orsan se déplace dans son carrosse personnel et non dans un « carrosse de remise » comme la femme suspecte (V, p. 325) ou dans un fiacre comme Jacob.

2. H. Lafon a souligné ces oppositions tranchées entre les espaces romanesques : ville/campagne, espace noble/espace bas, etc. (*Espaces romanesques du XVIII^e siècle*, PUF, 1997, p. 155-156). Voir aussi, dans *Espaces du féminin dans le roman français du XVIII^e siècle* de C. Martin (Oxford, Voltaire Foundation, *SVEC*, 2004/1), les pages consacrées au *Paysan parvenu*.

Extrait de la publication

journée à prier, digérer, caqueter. La description de l'appartement des époux d'Orville, au contraire, dénote aussitôt la pauvreté du couple : le cabinet où l'on transporte le comte est « assez propre » – correct et sobre, sans plus – et on le couche sur le « petit lit » de la mère de Mme d'Orville (V, p. 319), faute de place plus convenable. L'aristocrate sans fortune est obligé de travailler en tant que secrétaire pour subsister. Cette situation marque une rupture profonde par rapport à l'idéologie nobiliaire : un gentilhomme n'accepte en principe que des relations de service et non une activité salariée. Jacob découvre donc que la fortune, le rang et le mérite ne coïncident pas toujours, mais aussi que les catégories sociales ne sont pas si homogènes qu'on le prétend. Et c'est là le coin qu'il enfonce depuis sa rencontre avec sa bourgeoise dévote.

Face au tribunal privé réuni chez le Président, Jacob se défend en affirmant que sa détractrice Mlle Haberd aînée « n'est [...] pas plus Mademoiselle que je suis Monsieur » (III, p. 188). Cette impertinente déclaration est soutenue par une comparaison comique :

> Aujourd'hui vous allez de la boutique à la ferme, et moi j'irai de la ferme à la boutique ; il n'y a pas là grande différence ; ce n'est qu'un étage que vous avez de plus que moi ; est-ce qu'on est misérable à cause d'un étage de moins ? Est-ce que les gens qui servent Dieu comme vous, qui s'adonnent à l'humilité comme vous, comptent les étages, surtout quand il n'y en a qu'un à redire ? (III, p. 188).

Le grand-père des sœurs Haberd était effectivement fermier et leur père a fait fortune dans le commerce, leur laissant une rente foncière qui leur permet de mener un train de vie bourgeois sans luxe. Par son discours, Jacob tend à gommer l'écart social considérable qui le sépare encore des deux sœurs, en usant de plusieurs amalgames : il met sur le même plan le déplacement tout symbolique « de la boutique à la ferme » (qui désigne simplement les fermages, la rente foncière que touchent les demoiselles)

Extrait de la publication

TABLE

Présentation 7
Note sur l'édition 43

LE PAYSAN PARVENU, OU LES MÉMOIRES DE M***

ANNEXES

1. Pastiches, imitations et suites du *Paysan parvenu* 335
2. Une adaptation théâtrale : Marivaux, *La Commère* (1741) 340
3. Réception du *Paysan parvenu* 342

Table générale des matières contenues dans Le Paysan parvenu 353
Chronologie 363
Bibliographie 375

Composition et mise en pages

N° d'édition : L.01EHPN000350.N001
Dépôt légal : janvier 2010

Extrait de la publication